Céline Spang

LA NUIT DU TAUREAU

PERSONNAGES :

MAXIME, jeune femme d'une vingtaine d'années.
EUSEBIO, ami d'enfance de Maxime.
ROSARIA, mère d'Eusebio.
ANTONIO, père d'Eusebio.
LE FANTÔME DE TOMAS, père de Maxime.

Texte lauréat de l'aide à l'écriture
de l'association Beaumarchais-SACD

Dépôt SACD N°000588807

La Nuit du taureau est un texte écrit pour la scène qui parle du deuil et de la nécessité pour nous, humains, d'entourer la mort de rituels. L'univers de la tauromachie est le contexte dans lequel se déroule cette histoire.

Les scènes de corrida, ou celles impliquant la présence de taureaux, sont de l'ordre du symbole et non du documentaire. Toute liberté est laissée à la scénographie de les faire exister par le media de son choix : danse, vidéo, sons ou autre… Les descriptions de mouvements et de gestes dans ces scènes, ainsi que dans celles du Rituel, ne sont fournies qu'à titre indicatif, afin de donner à saisir le déroulé narratif de l'action.

PROLOGUE

Au cœur d'une nuit sans lune. Obscurité totale.
Le vent se lève. Une voix chantée se mêle peu à peu aux sons de la nuit.
Imperceptiblement, un rai de lumière descend et dessine un cercle au sol.
Dans ce halo apparaissent, surgies de nulle part, les cornes d'un taureau.

Au sommet d'une colline, une nuit d'été.
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

MAXIME marche dans une semi-pénombre. Elle est accompagnée par EUSEBIO. Derrière eux, ANTONIO et ROSARIA.
MAXIME s'arrête, écoute, réfléchit. Elle ramasse un peu de terre, la sent…

MAXIME. Non, ce n'est pas là, pas exactement là…

EUSEBIO. Maxime, où est-ce que tu nous emmènes ? C'est dangereux, la colline en pleine nuit. Et puis je voudrais en finir, avec cette… ce maudit chargement dans la camionnette.

MAXIME. C'est bientôt fini… Eusebio, je sais que tout ça te semble très obscur mais encore une fois je te demande de me faire confiance.

EUSEBIO. Je le connais, ce regard ! Et il ne m'inspire pas du tout confiance.

ROSARIA. Laisse, Eusebio. Ce regard, je le connais aussi, c'est celui qui se retourne vers l'arrière pour mieux ouvrir le futur.

EUSEBIO. Maman, si tu pouvais voir ses yeux…

ROSARIA. J'entends ses yeux plus clairement que tu ne peux les voir. Va, Maxime, suis le fil qui guide ton cœur et tu trouveras.

MAXIME. J'ai si souvent parcouru cette colline et pourtant mes yeux n'y reconnaissent rien. Ni l'ombre muette des arbres qui se découpe sur le ciel blanchi par la lune, ni le chemin qui serpente à pas freutrés depuis la grande bâtisse du domaine. La chouette elle-même, autrefois si familière, me toise de son silence mat et vide.

ROSARIA. Écoute… Écoute encore, écoute sous tes pieds, la terre n'est jamais muette.

MAXIME, *pose une oreille contre le sol*. L'écho du sang, je le perçois. Il bat, par là, non loin de là.

ROSARIA. Alors aie confiance, suis-le.

EUSEBIO. C'est le pas des bêtes que tu entends. Le troupeau n'est pas loin, il ne faut pas rester là… Je rentre !

ANTONIO. Tu peux être tranquille, le troupeau ne montera pas jusque là. Il n'y a plus de taureaux sauvages dans le domaine. Le nouveau propriétaire fait du lait et de la viande, ces bêtes-là ne montent jamais par ici.

MAXIME. Pars si tu veux, Eusebio. Moi j'y passerai la nuit et les nuits suivantes s'il le faut, mais je trouverai la place exacte.

EUSEBIO *raconte*. L'obstination, c'est la première chose que j'ai vue chez elle. Nous n'avions pas encore six ans, elle venait d'arriver à l'école du village. On préparait un spectacle pour Noël, un conte dans lequel une reine mourait juste après son mariage, laissant le royaume désolé. C'est ce rôle qui lui avait été attribué, celui de la jeune reine qui tombait morte après trois phrases, piquée par une aiguille empoisonnée ou emportée par une mystérieuse maladie. Et elle s'était allongée, là, au milieu de la scène, les yeux clos, morte. Tout autour d'elle, le spectacle continuait, chacun contraint de la contourner, de l'enjamber, parfois trébuchant sur elle. Mais elle restait là, immobile, couchée, obstinément morte. Ton rôle est terminé, tu ne fais plus partie de l'histoire, sors du plateau ! On lui a dit, et pas qu'une fois ! Les morts, quand ils sont morts, ils disparaissent ! C'est là que je lui ai vu ce regard pour la première fois. Elle a ouvert les yeux, elle s'est levée très lentement, elle nous a tous regardés un par un et elle a dit : C'est pas vrai, quand on est mort on ne disparaît pas. C'est vous qui ne voyez rien, vous savez pas où regarder. Puis elle a refermé les yeux et il a fallu organiser tout le spectacle autour d'elle. Et moi, je n'ai plus réussi à détacher mon regard de cette fille.

HISTOIRE DE POULES ET DE RENARD

À l'école.
MAXIME et EUSEBIO, 6 ans.

MAXIME. Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? Tu veux ma photo ?

EUSEBIO. C'est vrai que tu vois des choses que nous, on voit pas ?

MAXIME. *(un temps)* Comment tu t'appelles ?

EUSEBIO. Eusebio.

MAXIME. C'est toi qui habites dans la petite maison au bout de la réserve aux taureaux ?

EUSEBIO. Mon père travaille pour Claudio, le propriétaire du domaine.

MAXIME. Je sais qui c'est, Claudio. Je vis chez lui avec ma mère.

EUSEBIO. C'est ton père ?

MAXIME. Ça va pas, non ! J'ai rien à faire avec lui, moi. (*Un temps*) Et ton père, il fait quoi, avec lui ?

EUSEBIO. Il s'occupe de ses bêtes.

MAXIME. C'est des taureaux sauvages, ils ont pas besoin qu'on s'occupe d'eux.

EUSEBIO. Si. Il faut leur apporter à manger en hiver, vérifier tous les jours qu'aucun n'est blessé ou malade… Mais il faut surtout pas les déranger, rester le plus loin possible. C'est pour ça que c'est un travail difficile. Mon père les connaît tous un par un. C'est lui qui décide lequel est prêt pour l'arène. Il sait comment les capturer et c'est lui qui les emmène à la ville dans son camion, les jours de corrida.

MAXIME. T'y es déjà allé, aux arènes ?

EUSEBIO. Non. Ma mère dit que j'irai plus tard, quand je serai assez grand pour comprendre. Il paraît qu'il se passe des choses terribles, là-bas.

MAXIME. Qu'est-ce qu'elle en sait ? Elle a jamais vu ce qu'il s'y passe, elle.

EUSEBIO. Comment ça ?

MAXIME. Ta mère, c'est l'aveugle, elle a jamais vu ce qui se passe dans les arènes.

EUSEBIO. Ma mère voit des choses que même toi tu vois pas.

MAXIME. Ah oui ! Et qu'est-ce qu'elle voit, par exemple ?

EUSEBIO. La nuit elle voit le renard arriver dans le noir avant même qu'il ne s'approche du poulailler.

MAXIME. Et alors ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle le chasse ?

EUSEBIO. Non. Elle cache le fusil de mon père. Elle dit que c'est dans la nature du renard de manger les poules et dans la nature des poules d'être mangées.

MAXIME. Et si c'est dans la nature de ton père de tuer le renard qui vient lui voler une poule ?

EUSEBIO. Alors c'est peut-être dans la nature de ma mère d'empêcher mon père de tuer le renard. Elle dit qu'on aura toujours assez de poules pour nous. Et que si chacun suivait sa nature sans vouloir toujours plus, le monde serait plus en ordre.

MAXIME. Et toi, t'en penses quoi ?

EUSEBIO. Moi ? J'ai peur du renard et je supporte pas de voir du sang dans le poulailler. Alors je vais me cacher au fond de mon lit.

MAXIME. Ah… Tu manges jamais de poulet alors.

EUSEBIO. Si, mais le poulet, c'est pas les poules.

MAXIME. N'importe quoi. C'est toi qui es une poule mouillée !

EUSEBIO. C'est pas vrai !

MAXIME. Eusebio poule mouillée ! Eusebio poule mouillée !

EUSEBIO. Tais-toi…

MAXIME. Ou bien quoi ?… Hein ?… Allez, viens ! Viens t'battre si t'es pas une poule mouillée !

EUSEBIO. C'est pas dans ma nature, de me battre.

S*ur la colline*.
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

ROSARIA. Tu as dû le détester, mon petit Eusebio. Lui si tendre, si délicat.

MAXIME. Avec lui, je n'avais aucune prise. Il ne fonctionnait pas comme les autres, je ne comprenais pas, c'était impossible de l'énerver. Mais à l'école, c'était le seul qui restait avec moi, même quand j'étais en colère. Alors quand les autres se moquaient de lui, je le défendais. Tu as raison, Rosaria, le monde est dans un tel désordre…

ROSARIA. Ton monde n'est pas encore en ordre, mais tu auras bientôt fini d'en démêler les fils.

MAXIME. Je suis fatiguée, Rosaria.

ROSARIA. Je sais. Le plus ardu est accompli, il te faut achever ce que tu as commencé. Te voilà seule maintenant.

MAXIME. Tu ne sais pas à quel point je suis seule.

ROSARIA. Que tu crois…

ROSARIA *raconte*. La première fois que je l'ai vue, c'était dans la clairière, en haut du bois. Elle m'observait, de dos. Sa mère avait épousé Claudio quelques mois plus tôt.

FUNÉRAILLES D'UN ROSSIGNOL

Dans la clairière.
MAXIME, 6 ans. ROSARIA.

ROSARIA creuse un trou dans le sol avec ses mains. À côté d'elle, un petit paquet enveloppé dans un mouchoir.
MAXIME s'approche sans faire de bruit. ROSARIA se redresse.

ROSARIA. Alors c'est toi, la petite Maxime qui vient d'emménager au domaine avec ta mère ? *(un temps)* Tu es bien silencieuse.

MAXIME. Comment tu sais que je suis là ? T'as des yeux derrière la tête ?

ROSARIA. C'est que j'ai des yeux partout, moi, tu sais.

MAXIME. Qu'est-ce que tu fais ?

ROSARIA. Tu vois, je creuse la terre.

MAXIME. Pour quoi faire ?

ROSARIA (*prend le paquet dans ses mains*). Pour lui rendre quelque chose.

MAXIME. Quelque chose qu'elle t'a prêté ?

ROSARIA. En quelque sorte, oui.

MAXIME. C'est quoi ?

ROSARIA. Tu aimes bien les questions, on dirait. Les réponses ne sont pas toujours agréables, tu sais.

MAXIME. Je connais quelque chose de beaucoup plus désagréable que toutes les réponses désagréables.

ROSARIA. Ah oui ? Quoi donc ?

MAXIME *(un temps)*. Le silence.

ROSARIA. D'où connais-tu le silence ?

MAXIME. Dans la maison où j'habite maintenant, il faut pas parler. Tous les bruits sont interdits.

ROSARIA. Pourquoi ?

MAXIME. Claudio dit que les voix et les bruits résonnent contre les murs en pierre et que c'est insupportable. Alors on mange sans parler, on fait attention à ne pas cogner les couverts contre les assiettes et quand je joue dans ma chambre, je dois parler dans ma tête. Mais même le silence fait du bruit ! Tellement de bruit qu'il m'empêche de dormir la nuit.

ROSARIA. Qu'est-ce que tu fais quand tu n'arrives pas à dormir ? Tu appelles ta maman ?

MAXIME. Surtout pas !… Parfois je sors de mon lit, j'ouvre la porte, je commence à marcher à tâtons dans le noir, j'essaie de trouver sa chambre. Mais il fait sombre, chaque fois je me perds. Et puis il y a tellement de couloirs et d'escaliers, dans cette maison ! On dirait que quelqu'un les construit au fur et à mesure que j'avance !

ROSARIA. Mais tu finis par trouver la chambre de ta maman ?

MAXIME. Toutes les portes de toutes les chambres sont pareilles. Et puis de toute façon, ça ne servirait à rien.

ROSARIA. Pourquoi ?

MAXIME. Parce que dans la chambre de ma mère il y a aussi Claudio.

ROSARIA. Et alors ?

(Maxime fait un signe pour signifier le silence.
Un long temps.)

MAXIME. Qu'est-ce qu'il y a dans le paquet ?

ROSARIA. Un rossignol.

MAXIME. Tu l'as enfermé ?

ROSARIA. Je l'ai enveloppé.

MAXIME. Pourquoi ?

ROSARIA. Pour lui tenir chaud pendant son voyage.

MAXIME. Il a froid ?

ROSARIA. Il est mort.

(Silence)

MAXIME. Ça veut dire quoi, il est mort ?

ROSARIA. Ça veut dire que je ne l'entendrai plus dans mon jardin.

MAXIME. Fais voir.

ROSARIA (*dépliant un peu le mouchoir pour montrer l'oiseau*). Cette nuit, son heure est venue et il a décidé de mourir sur le rebord de ma fenêtre. Il ne chantera plus jamais, mais je pourrai venir ici pour me souvenir de lui.

MAXIME. C'est pas vrai, je l'ai entendu, ce matin, en montant dans la clairière.

ROSARIA. C'était sûrement un autre rossignol.

(Silence)

ROSARIA. Tiens, aide-moi. La terre est un peu dure, les taureaux l'ont tassée au fil du temps. C'est là qu'on va le coucher et juste à côté, on va planter ce petit chêne pour que l'oiseau lui donne sa vitalité et qu'il devienne un arbre fort et majestueux.

MAXIME. Comme ça, les autres rossignols pourront y faire leur nid.

ROSARIA. Oui. Et quand le vent soufflera dans ses branches, on entendra son chant à travers celui de tous les autres rossignols.

(MAXIME et ROSARIA enterrent l'oiseau et plantent le chêne.)

MAXIME. T'as pas peur des taureaux ?

ROSARIA. Les taureaux ne montent ici qu'à la nuit tombée. Je viens souvent dans la journée, nous connaissons très bien, eux et moi, nos territoires respectifs. Mais dis-moi, tu n'es pas seule, il y a quelqu'un, ou quelque chose avec toi, non ? Je ne distingue pas bien…

(MAXIME part en courant.)

ROSARIA *raconte*. Ce jour-là elle s'est enfuie. Mais elle est revenue m'observer, souvent. Elle ne disait pas grand chose, mais chaque fois qu'elle était là, je percevais comme une épaisseur, une vibration particulière de l'air à ses côtés. L'année suivante, une nuit, il y a eu cet événement au cimetière

UNE TOMBE TOUTE SEULE AU FOND DU CIMETIÈRE

Au cimetière du village, la nuit.
MAXIME et EUSEBIO, 7 ans. LE FANTÔME DE TOMAS.

Obscurité totale, deux faibles halos de lampes de poche.
MAXIME marche devant, portant un pot avec un petit olivier. Derrière elle, EUSEBIO porte une pelle.

EUSEBIO. T'es sûre que c'est par là ?

MAXIME. C'est tout au bout, là-bas.

EUSEBIO. Mais y'a plus rien là-bas…

MAXIME. C'est une tombe toute seule au fond du cimetière.

EUSEBIO. Maxime, j'ai froid, c'est tout noir ici. Viens, rentrons.

MAXIME. T'as peur, hein ? C'est trop facile, tu dis que tu veux m'aider, tu veux tout savoir, mais quand je t'emmène, tu veux faire demi-tour. (*Ils continuent de chercher en silence.*) Regarde, il est là.

EUSEBIO, *déchiffre*. To-mas Or-te-ga… C'est lui ? C'est ton père ?

MAXIME. Oui. *(Silence)* Tu as la pelle ?

EUSEBIO. Maxime, je sais pas si on a le droit…

MAXIME. C'est mon père, j'ai l'droit de faire c'que j'veux. Creuse !

EUSEBIO. Non, on n'a pas le droit de faire ça…

MAXIME. Donne-moi la pelle alors, j'vais l'faire toute seule puisque t'as trop peur.

EUSEBIO. J'ai pas peur.

MAXIME. Alors prouve-le, creuse ! *(Un temps)* Tu vois bien que t'as peur. T'es qu'un poltron.

(MAXIME lui arrache la pelle des mains.)

EUSEBIO. J'ai pas peur, c'est pas vrai !

(EUSEBIO reprend la pelle des mains de MAXIME et se met à creuser.)

EUSEBIO. Les morts, c'est que des cadavres pourris ! Si tu crois que ça m'fait peur !

MAXIME. Répète ça encore une seule fois et j'te casse la figure.

EUSEBIO. C'est que des cadavres pourris…

(MAXIME se jette sur lui, ils se battent. MAXIME finit par avoir le dessus et le menace avec la pelle.)

EUSEBIO. Tu vas faire quoi maintenant ? Tu vas m'tuer sur la tombe de ton père et tu vas m'enterrer avec lui ?

(MAXIME fond en larmes. EUSEBIO la prend dans ses bras.)

EUSEBIO. Allez viens, on va creuser tous les deux et on va l'planter, ce p'tit olivier. C'est pour ça qu'on est v'nus, non ?

(MAXIME et EUSEBIO se mettent à creuser à mains nues.
MAXIME s'arrête, se relève, réfléchit.)

MAXIME. Tu penses qu'il le sent, mon père, quand on remue la terre comme ça sur son corps ?

EUSEBIO. Comment ça ?

MAXIME. Tu penses que ça l'chatouille ? Et si ça lui fait mal ?

EUSEBIO *(arrêtant de creuser)*. Tu crois ?

MAXIME. J'sais pas. Peut-être qu'on fait une bêtise…

EUSEBIO. Le mieux ce s'rait d'lui d'mander… D'mande-lui, toi.

(MAXIME se lève, ferme les yeux et marmonne.
LE FANTÔME DE TOMAS apparaît à côté d'elle, lui prend la main et l'entraîne.)

MAXIME. Eusebio, viens ! On s'est trompés ! Il est pas là-dessous !

EUSEBIO. Ah bon ? Mais il est où alors ?

MAXIME. Là ! Il est là, à côté de moi, tu vois pas ?

EUSEBIO. Ben non, j'vois rien, il fait trop noir. Maxime ! Maxime ?… Attends-moi ! On n'a pas fini, j'en fais quoi, moi, d'la pelle et d'l'olivier ?

MAXIME. On s'en fiche ! Viens !

EUSEBIO et MAXIME racontent.

EUSEBIO. Le lendemain, quand ils ont vu que quelqu'un avait commencé à creuser un trou sur la tombe de Tomas, ça a fait un vrai scandale. On a parlé de vandalisme, de profanation de sépulture. Ils ont cherché les coupables…

MAXIME. … mais nous on n'a rien dit, alors ils n'ont rien trouvé.

EUSEBIO. C'est curieux quand même, personne n'a parlé de la pelle et de l'olivier qu'on avait laissés dans l'allée… Claudio a dit que forcément, une tombe avec de la terre et des fleurs, ça attirait les ennuis. Qu'il fallait trouver une solution qui garantisse une « plus grande sécurité ».

MAXIME. Ma mère n'a rien dit, alors ils ont arraché les fleurs et ils ont posé une grande pierre en marbre à la place.

EUSEBIO. Faut dire aussi que c'était plus simple à entretenir !

S*ur la colline*.
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

MAXIME. Là… c'est là.

EUSEBIO. C'est là… quoi ?

MAXIME. C'est là, c'est la place exacte. C'est là que ça s'est passé, c'est là qu'il faut creuser.

EUSEBIO. Creuser ? Encore ! Mais pour quoi faire ? Qu'est-ce qui s'est passé, là ?

ANTONIO. Elle a raison. C'est là, exactement, que j'ai trouvé le corps de son père il y a vingt ans.

RITUEL : PURIFIER LE LIEU
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

MAXIME nettoie le sol à mains nues.

MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA racontent.

MAXIME. J'avais cinq ans. Je n'ai aucun souvenir du jour où mon père est mort sur la colline aux taureaux, les entrailles déchirées par les coups de corne. Nous habitions alors une petite maison tout au bout du village. Je me souviens de lui, me portant à bout de bras dans la cuisine. J'étire mon corps autant que je peux pour atteindre le plafond, je tends les mains de toutes mes forces… vas-y Maxime, tu y es presque ! Mon père rit, mesure de son sourire

les quelques millimètres qui séparent mon index du bois rugueux. Il dit que je dois grandir encore, et que quand je serai assez grande, le toit de la maison s'ouvrira devant mes mains, le ciel m'éblouira et alors le monde m'appartiendra. Je n'ai pas su ouvrir le toit de la maison. Un soir, la chaise de mon père est restée vide. J'ai demandé quand il allait rentrer. Ma mère s'est levée sans un mot et elle a quitté la table en me tournant le dos. Il y a eu un bruit sourd contre la fenêtre. Un oiseau venait de se jeter contre la vitre. Ça arrivait parfois, les jours où ma mère nettoyait les carreaux, mais ça ne s'était jamais produit si tard dans la journée. Le lendemain, assis à la place de mon père, il y avait cet homme avec ses yeux d'acier. Son regard balayait la pièce comme si tout ce qui s'y trouvait lui appartenait. Quand il s'est posé sur moi, j'ai vu un éclat rouge et j'ai senti le froid me pénétrer le corps. Va dans ta chambre, il a dit, je dois parler à ta mère. Comment tu t'appelles, j'ai demandé. Claudio, il a dit. Va dans ta chambre. C'est quoi, la tache rouge que tu as sur la paupière ? Il a plissé les yeux et il a dit : Dans la vie, il y a ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Ceux qui parlent et ceux qui se taisent. Chaque fois que tu verras cette tache rouge, souviens-toi que c'est le moment de te taire et d'obéir.

ROSARIA. Un homme qui n'est pas à sa place sème le malheur autour de lui.

MAXIME. J'ai cherché ma mère du regard. Elle a baissé les yeux et elle n'a rien dit. Je suis allée dans ma chambre et j'ai attendu jusqu'au soir. Quand je suis ressortie, la maison était remplie de gens que je ne connaissais pas. J'ai demandé où était mon père. Ils ont détourné les yeux en chuchotant des choses que je n'ai pas comprises. J'ai vu le mot mort glisser d'une bouche à l'autre, passer de main en main, se faufiler entre des jambes. J'ai couru pour l'attraper, il s'est sauvé par la fenêtre. J'ai ouvert la porte. Dehors le ciel vibrait d'étoiles qui éclairaient la colline aux taureaux, tout là-haut. J'ai saisi le mot mort dans ma main, je l'ai mis dans ma bouche et je l'ai avalé. Quelques semaines plus tard, ma mère et moi avons emménagé dans le domaine de Claudio, au pied de la colline. De mon père, elle n'a plus jamais parlé. Plus tard, bien plus tard, vous m'avez dit que je n'avais pas assisté à son enterrement. Parce que j'étais trop petite. Et tout ce que je sais de lui, je le tiens de vous, Rosaria et Antonio. Racontez-moi encore…

ROSARIA. Ton père était arrivé au village avec ta mère et toi quelques années auparavant. On savait peu de choses sur lui. Certains racontaient qu'il était torero et qu'il avait été gravement blessé lors d'une corrida.

ANTONIO. Il a cherché du travail au village. Quand j'ai entendu en ville qu'ils avaient besoin de quelqu'un aux arènes pour s'occuper du toril, je lui ai

proposé de l'emmener. Il a hésité. J'ai bien senti que ta mère n'était pas d'accord. Ce qui est sûr, c'est que ton père connaissait très bien les taureaux,. Il a été embauché tout de suite. Quand j'arrivais aux arènes, c'est lui qui accueillait les bêtes à leur descente du camion. Dieu sait que c'est toujours un moment délicat, la descente du camion. Les fauves sont nerveux après le trajet, un accident est vite arrivé. Tomas savait les calmer comme personne, il savait leur parler comme s'il avait été l'un d'entre eux.

ROSARIA. On dit qu'un fauve qui blesse un homme au plus profond de sa chair inscrit sa vérité en lui.

ANTONIO. Comment tu expliques alors qu'un taureau se soit rué sur lui, lui ait déchiré le ventre et se soit acharné jusqu'à le tuer ?

ROSARIA. Les fauves restent des fauves, personne n'est à l'abri d'un accident.

ANTONIO. Un accident qui arrangeait bien Claudio !

ROSARIA. Tais-toi, Antonio…

ANTONIO. Ça l'arrangeait même doublement. (*À Maxime*) Ta mère était très belle à l'époque…

ROSARIA. Maxime, ton père était un *torero furtivo*. Il savait qu'il mettait sa vie en jeu chaque nuit où il se mêlait aux taureaux sur la colline.

ANTONIO. Le danger ne venait pas des taureaux. Je l'ai vu, moi, danser au milieu des bêtes. Je l'ai vu, dans la nuit, isoler l'étalon du troupeau, lui tendre la main, l'interpeler, se placer entre les cornes, attendre la charge, la tempérer. J'ai vu le taureau s'enrouler autour de lui comme autour d'un fil, j'ai vu la masse noire tourner à un tempo si tranquille qu'on aurait dit une caresse. Non, dans cette danse-là, la mort n'avait pas sa place. Il aura fallu que quelque chose ou quelqu'un retourne la bête contre lui…

ROSARIA. Antonio !

ANTONIO. Claudio savait très bien que Tomas venait illégalement sur ses terres certaines nuits ! Ce n'est pas parce que le *toreo furtivo* est une pratique dangereuse qu'elle est interdite, c'est parce qu'elle fait perdre beaucoup d'argent aux éleveurs, tu le sais ! Un taureau qui a connu l'homme de trop près, qui a déjà dansé avec lui, ne se laisse plus toréer dans l'arène. Il refuse le leurre de la muleta. Parfois même il jette ses cornes droit sur le torero sans lui laisser aucune chance. Et quand ça arrive, c'est tout l'élevage qui est discrédité, le troupeau n'a plus aucune valeur.

ROSARIA. On ne saura jamais. Et Claudio n'est plus. Quoi qu'il ait pu se passer cette nuit-là, il ne peut plus en répondre.

ANTONIO. Autrefois, c'est avec une balle dans la tête qu'on retrouvait au petit matin les jeunes toreros clandestins des bas quartiers qui avaient osé pénétré dans les campos pour venir s'entraîner !

EUSEBIO. Et voilà ! Encore des histoires avec des larmes et du sang ! Est-ce qu'il faut vraiment que la vie soit une corrida perpétuelle ? Est-ce qu'on pourrait à un moment laisser mourir tranquillement les morts, emporter avec eux toutes leurs casseroles et le tintamarre qui va avec… et nous, rentrer à la maison !

ROSARIA. Tu as raison, Eusebio, il faut respecter le silence des morts.

RITUEL : DÉLIMITER L'ESPACE
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

Dans le silence, *ROSARIA et MAXIME dessinent un cercle à l'endroit que MAXIME a nettoyé.*

MAXIME, ANTONIO et EUSEBIO racontent.

MAXIME. J'ai vécu douze années avec ma mère dans la maison de Claudio. Au château, comme on disait dans le village. Mais de l'intérieur la grande bâtisse résonnait comme un tombeau. Dès que la porte se refermait, je sentais sur chacun de mes pas l'œil gris surmonté de la tache rouge qui dominait l'escalier, immobile et glacial.

ANTONIO. Le portrait de la dueña, la mère de Claudio… Ah elle était pas commode, la duègne, elle tenait le domaine d'une main de fer ! Mais il faut reconnaître qu'avec elle au moins, l'exploitation prospérait.

MAXIME. Le tableau était acroché tout en haut, dans l'entrée. Je me souviens de ces lèvres pincées de vieille femme qui verrouillaient sa bouche, dessinant jusqu'à son menton tout un réseau de rides, profondes comme des crevasses. Je n'ai jamais pu monter les marches sans baisser la tête et détourner le regard. En haut, deux couloirs menaient chacun à tout un dédale de pièces qui ramenait toujours au même endroit, sous le portrait de la dueña. Une nuit, dans un recoin au fond d'un corridor, j'ai découvert une échelle qui montait

jusqu'à une trappe. Je l'ai soulevée et là, dans l'obscurité du grenier, posée dans l'encadrement de la lucarne, une chouette a tourné vers moi ses gros yeux jaunes. Nous sommes restées un long moment à nous dévisager en silence. Puis elle a tourné la tête et elle a déployé ses ailes dans la nuit. Je me suis précipitée à la lucarne. Je l'ai vue tournoyer autour du grand chêne dans la cour. Elle s'est posée sur une branche et de nouveau, elle a fixé ses gros yeux sur les miens. J'ai dégringolé l'échelle, bondi à travers les couloirs, dévalé le grand escalier et ouvert grand la porte. Au moment où je franchissais le seuil, j'ai vu la chouette s'envoler vers la colline et je me suis lancée pieds nus à sa poursuite.

EUSEBIO. Maxime est passée à côté de chez nous cette nuit-là. Je l'ai entendue et je l'ai suivie jusqu'en haut, là où les taureaux passent la nuit. Je crois bien que c'est là, à l'endroit précis où nous sommes, que j'ai vu…

COMMUNIER AVEC LES TAUREAUX PAR LES NUITS SANS LUNE

Au sommet de la colline aux taureaux, la nuit.
MAXIME et EUSEBIO, 8 ans. Le fantôme de Tomas.

MAXIME avance dans la nuit comme une somnambule. Elle s'arrête, écoute, flaire le vent, attend.
Dissimulé dans un coin, EUSEBIO l'observe.

Derrière MAXIME apparaît LE FANTÔME DE TOMAS, tandis que s'élève un chant, une très ancienne berceuse espagnole :

« Duérme, duérme un poco,
porque si no duermes
llamaré al coco.
A la rorro, rorrorró,
bendita sea la madre
que te parió.
Duérme, hijo de mi vida,
que el coco viene,
y se lleva a los niños
si no se duermen.
A la rorro, rorrorró,
bendita sea la madre
que te parió. »

Sans la toucher, LE FANTÔME DE TOMAS met en action les bras, les jambes, tout le corps de la petite fille. Il lui enseigne les gestes de la tauromachie.

LE FANTÔME DE TOMAS disparaît.

MAXIME *raconte*. C'est comme ça que j'ai appris à toréer. Mon père dit qu'il faut apprendre le langage des arbres, des rivières et des taureaux par les nuits sans lune. Sans utiliser ses yeux. Ne jamais leur faire confiance : les yeux sont toujours en retard, ce qu'ils voient est faussé. Il dit faut apprendre à communier avec les taureaux dans l'obscurité. Flairer dans le vent leur fureur endormie. Aspirer la pulsation de leur sang. Déchiffrer dans leur souffle chacune de leurs pensées, chacun de leurs désirs. Caresser la puissance de leur chair, aimanter leur force, l'apprivoiser, la modeler pour la faire tournoyer lentement autour de soi.
Tu as raison, Eusebio, c'est bien ici que tout a commencé. Il est temps de rendre à la colline la dépouille d'un qui s'en est nourri.

RITUEL : LA DÉPOUILLE
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

EUSEBIO et ANTONIO, suivis de MAXIME et ROSARIA, portent la dépouille du taureau et la déposent au sol.

S*ur la colline*.
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

ANTONIO. Ce taureau ne venait pas d'ici, mais il aurait pu. Il était de belle lignée, je l'ai vu tout de suite à sa prestance quand il est entré dans l'arène.

MAXIME. Il appartient à cette terre plus que tu ne le crois. Et il n'a que trop attendu avant d'y retourner.

EUSEBIO. Attends… tu veux dire que cette tête de taureau…

MAXIME. Nous allons l'enterrer ici, oui, Eusebio.

EUSEBIO. Donc… si j'résume, on a cassé les verrous de la boucherie, on est entrés par effraction dans la chambre froide et on a dérobé la tête de ce taureau… juste pour l'enterrer ? Ça n'a aucun sens !

MAXIME. Laisse-moi m'occuper de ce qui a du sens et de ce qui n'en a pas.

EUSEBIO. Moi je croyais que c'était pour l'empailler…

MAXIME. Et l'exposer en trophée au bistrot du village ? Ou dans ma chambre, peut-être ? Non. Le monde des humains a sa logique, la terre et les taureaux ont la leur. Je l'ai compris la première fois que j'ai vu le sable de l'arène aspirer le sang du fauve. J'avais dix ans. Tout ce qui, jusque-là, était sens dessus dessous, se trouvait soudain remis à l'endroit.

LE TAUREAU DOIT MOURIR, TOUJOURS

Aux arènes.
MAXIME et EUSEBIO, 10 ans. ANTONIO.

Musique de féria jouée par un orchestre, comme on en entend dans les arènes, en prélude de la faena.

ANTONIO. Vous vous asseyez là tous les deux et vous bougez plus.

(Silence)

MAXIME. C'est qui, les gens en noir sur les chevaux ?

ANTONIO. Je veux pas vous entendre, compris.

(Silence)

EUSEBIO. T'es fâché, papa ?

ANTONIO. Vous vous rendez compte dans quelle situation vous m'avez mis ? (*à MAXIME*) Je serai content si je perds pas mon boulot à cause de toi !

MAXIME. Claudio va pas t'virer ! Comment il fonctionnerait, le domaine, sans toi ? Et puis il s'en fiche, que j'vienne aux arènes.

ANTONIO. Pourquoi tu lui as pas demandé alors, au lieu de monter comme une voleuse dans ma voiture ?

MAXIME. Ma mère aurait jamais voulu qu'tu m'emmènes.

ANTONIO. Et elle a raison, c'est pas un endroit pour une petite fille. *(Il sort un cigare de sa poche, l'allume)* Mais qu'est-ce qui t'a pris ?

MAXIME. J'ai besoin de voir.

ANTONIO. De voir quoi ?… Hein ? Qu'est-ce que tu veux voir ?

MAXIME. J'ai besoin de voir comment ça meurt, un taureau.

ANTONIO (*à EUSEBIO*). Et toi évidemment tu l'as suivie !

(Silence)

ANTONIO. Les gens en noir sur les chevaux, c'est les alguazils. Ils sont chargés de faire respecter le règlement. Ils saluent la présidence à la tribune et ils récupèrent la clé du toril. Derrière eux, c'est les trois matadors de la corrida. Chacun est suivi par son équipe, la cuadrilla.

EUSEBIO. Le matador, il tue pas son taureau tout seul alors ?

ANTONIO. À la fin, si, face au taureau, le matador est tout seul. Mais quand le taureau entre dans l'arène, personne ne peut l'approcher. Il faut travailler à plusieurs pour le faire courir, lui faire perdre du sang, calmer sa colère. Le taureau doit être prêt. C'est seulement à ce moment-là que le matador peut l'amèner tout doucement à mourir.

MAXIME. C'est doux, sa mort, alors ?

ANTONIO *tire sur son cigare sans répondre.*

MAXIME. Et le taureau doit mourir ? Toujours ?

ANTONIO. Toujours.

Long silence.

ANTONIO, MAXIME et EUSEBIO regardent la corrida en silence. Pensées et émotions les traversent. Regard professionnel pour ANTONIO. Curiosité, admiration puis inquiétude, voire effroi et dégoût pour EUSEBIO.

MAXIME ne bouge pas. Elle est absolument absorbée par sur ce qui se passe dans l'arène. Au moment de la mise à mort, elle vomit devant elle un long ruban blanc.

MAXIME *raconte*. Ce jour-là, au moment où le taureau a lâché prise et s'est écroulé sur le sable, j'ai recraché le mot mort que j'avais avalé il y a si longtemps et qui m'avait transpercé le corps. Autour de moi, le monde s'était

arrêté. Au centre de l'arène, le sang de la bête avait englouti les gradins et sa foule, la ville et ses désordres, le monde et sa fureur. Dans l'œil du cyclone régnait une sérénité que je n'avais encore jamais connue. L'univers retrouvait son battement originel.

RITUEL : DANSE DU DEUIL
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

MAXIME exécute une danse du deuil avec le ruban blanc.

Aux arènes.
MAXIME se rassied aux côtés d'ANTONIO et EUSEBIO, le ruban à ses pieds.

EUSEBIO. Maxime ! Ça va ?

MAXIME. J'ai froid.

ANTONIO. Et voilà ! T'as voulu voir, t'es servie ! Je l'avais dit, c'est pas un spectacle pour une gamine de dix ans.

MAXIME. C'est pas un spectacle et je suis plus une gamine. Je veux devenir torera.

ANTONIO (*à EUSEBIO*). Et toi, tu vas la suivre, évidemment ?

EUSEBIO et MAXIME racontent.

EUSEBIO. Est-ce que j'avais le choix ?

MAXIME. On a toujours le choix.

(*EUSEBIO sourit.*)

EUSEBIO. Jusqu'à la fin de l'été, Maxime n'a plus eu le droit de franchir la grille du domaine.

MAXIME. Assignée à résidence. Même monter dans la colline m'était interdit. Je ne devais pas sortir de l'enceinte qui entourait la grande bâtisse.

EUSEBIO. Alors tous les après-midi, la cour devenait notre arène.

MÊME LES MOINEAUX MEURENT

Dans la cour du domaine.
MAXIME et EUSEBIO, 10 ans.

MAXIME et EUSEBIO jouent à la corrida. Enfin… pour EUSEBIO qui fait le taureau, c'est un jeu. MAXIME, elle, prend les choses très au sérieux et se montre même assez tyrannique.
EUSEBIO finit par accrocher MAXIME qui tombe.
EUSEBIO se penche sur elle, menaçant.

EUSEBIO. Mon père dit qu'parfois, c'est le torero qui meurt.

MAXIME. Je sais.

EUSEBIO. Tu veux vraiment dev'nir torera ?

MAXIME. Oui.

EUSEBIO. Et si tu meurs ?

MAXIME. J'm'en fiche.

EUSEBIO. Pas moi.

MAXIME. Pourquoi ?

EUSEBIO. Parce que je s'rai tout seul.

MAXIME. Tu s'ras en colère ?

EUSEBIO. En colère contre qui ?

MAXIME. Contre moi.

EUSEBIO. Pourquoi j's'rais en colère contre toi ? Contre le taureau, peut-être…

MAXIME. Le taureau fait que son travail, il défend son territoire. Si le torero reste dans l'arène, c'est qu'il est prêt à mourir.

(Silence)

EUSEBIO. Tu es prête à mourir ?

(Maxime ne répond pas.)

EUSEBIO. Ma mère dit que même les moineaux meurent. On les voit jamais, ils se cachent et quand ils sont prêts, ils meurent.

(*Silence*)

EUSEBIO. Mais quand même, si tu meurs je s'rai triste.

MAXIME. Tu pleureras ?

EUSEBIO. Oui.

MAXIME. Ma mère n'a pas pleuré quand mon père est mort. *(Un temps)* Je vais devenir torera.

EUSEBIO. Je sais.

MAXIME. Tu resteras avec moi ?

EUSEBIO regarde MAXIME sans répondre.

ROSARIA, MAXIME, ANTONIO et EUSEBIO racontent.

ROSARIA. Tu te trompes. Ta mère a pleuré quand ton père est mort.

MAXIME. Je ne l'ai jamais vue pleurer.

ROSARIA. Moi si. Je l'ai vue pleurer ici même, sur la colline, peu de temps après votre arrivée au domaine.

MAXIME. Je ne te crois pas. Jamais elle ne parlait de mon père. Et elle n'a rien gardé de lui. Pas un objet, pas une photo.

ROSARIA. Pourtant je l'ai vue. Elle m'a fait promettre de n'en rien dire à personne, surtout pas à Claudio. Elle a ajouté : « Par chance Maxime est une fille, les taureaux ne me la prendront pas. »

MAXIME. Personne n'appartient à personne. Les taureaux savent cela.

(Silence)

ROSARIA. Mais à la mort de Claudio, je ne l'ai pas vue pleurer.

EUSEBIO. Qui a pleuré à la mort de Claudio, hein ? *(Silence)* Franchement, est-ce qu'il a manqué à quelqu'un, Claudio ? On était tous un peu soulagés plutôt, non ?

ANTONIO. Ne dis pas de bêtises, Eusebio.

EUSEBIO. Papa ! C'est toi-même…

ROSARIA. Tais-toi, Eusebio.

MAXIME. Moi je l'ai rêvée, la mort de Claudio. Et quand c'est arrivé, je n'ai rien fait pour l'empêcher.

EUSEBIO. Comment t'aurais pu l'empêcher ?

MAXIME. J'ai vu Claudio entre le mur et le camion qui reculait. J'ai vu l'accident avant qu'il ne se produise. J'aurais pu crier mais je suis restée là, sans bouger. Quand son corps a glissé sous les roues, j'ai entendu le cri de la chouette résonner tout là-haut, dans la colline.

ANTONIO. Les taureaux étaient déjà dans le camion. On était partis le matin très tôt chercher le troupeau dans la colline. Tout s'était bien passé, à sept heures et demie ils étaient dans l'enclos et on est tous allés boire un café à l'écurie. C'est là que Claudio nous a rejoints. Il avait son air des mauvais jours. Il voulait que le camion soit chargé pour dix heures. Comment faire comprendre à un homme qui n'aime pas les bêtes qu'un taureau, ça se respecte, qu'il faut lui laisser du temps… On a chargé les bêtes, je me suis mis au volant du camion, j'ai démarré le moteur, appuyé sur l'embrayage, passé la marche arrière et accéléré. Sans regarder.

ROSARIA. On en a déjà parlé, Antonio. Claudio était au mauvais endroit au mauvais moment. Tu ne pouvais pas le voir.

ANTONIO. Si je l'avais vu, peut-être bien que je n'aurais pas freiné.

ROSARIA. Aucun de nous n'est coupable de la mort de Claudio. Ce sont les taureaux qui s'en sont chargés.

MAXIME. Les taureaux remettent l'ordre dans le monde. Souvent en versant leur sang, parfois en versant le sang de l'homme.

ANTONIO. Tu as raison, petite. Quand Claudio est mort, le domaine était au bord de la faillite. Il se trouve maintenant dans un ordre différent, mais c'est un ordre acceptable.

MAXIME. J'avais dix-sept ans. La mort de Claudio a pour un temps apaisé ma colère et m'a ouvert la porte de l'arène. Mais elle n'a pas refermé ce vide au milieu de ma poitrine, ce trou que le mot mort a percé au travers de mon corps ce jour où je l'ai pris dans ma main et que je l'ai avalé. Depuis, inlassablement, un vent glacé souffle par cette faille, qui transit mes os et mon sang.

ROSARIA. Il te reste un geste à accomplir et c'est ici précisément que cela doit être fait.

RITUEL : TOILETTE MORTUAIRE
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

ROSARIA et MAXIME lavent avec douceur et précaution la dépouille du taureau.

MAXIME et ANTONIO racontent.

MAXIME. Après la mort de Claudio, ma mère a quitté la région. Je n'avais aucune raison de partir avec elle. Ma vie était ici, près des arènes. Dès que j'en franchissais la porte, tout m'était familier. Comme si j'avais retrouvé un lieu dont j'avais été arrachée il y a longtemps et que j'avais presque oublié. L'odeur des bêtes, taureaux et chevaux, enchevêtrée avec les parfums de la foule. Son grondement sourd dans l'obscurité sous les gradins, percé par la musique des cuivres dans l'orchestre. Et soudain, au bout de l'escalier obscur, le ciel qui s'ouvre, l'éblouissement, la brûlure de la lumière réfléchie par le disque de sable en contrebas. Je savais que ma place un jour serait là, au centre de l'arène, dans le ruedo.

ANTONIO. Ce fameux jour de tienta au domaine, c'est devenu évident. Pedro Alvarez, le matador le plus célèbre de la région, était venu tester les potentielles reproductrices de l'élevage dans la petite arène du campo. Tu avais treize ans.

ROSARIA. Il avait fait très lourd, ce jour-là. L'orage avait fini par éclater en fin d'après-midi et vous êtes rentrés à la maison trempés, tous les deux !

LA PETITE

ANTONIO, ROSARIA et EUSEBIO, 13 ans.
Dans la maison d'ANTONIO et ROSARIA.

EUSEBIO. T'aurais dû la voir, maman ! Elle a sauté dans l'arène devant tout l'monde, elle s'est mise bien en face des cornes…

ROSARIA. Elle a toréé pour de vrai ?

EUSEBIO. Bien sûr qu'elle a toréé !

ROSARIA. Sans muleta ?

ANTONIO. Elle en a chipé une à Pedro Alvarez qui était posée sur la barrière. Je suis inquiet pour la petite. Elle veut vraiment en faire son métier.

ROSARIA. Tu viens seulement de le comprendre ? À chaque tienta du campo, Maxime est là, à observer chaque geste des toreros. Et tu m'as dit toi-même que tu la voyais tous les jours dans la cour refaire les mouvements, imiter les attitudes…

ANTONIO. Elle ne sait pas où elle met les pieds.

ROSARIA. Elle connaît bien les taureaux.

ANTONIO. Mais elle connaît mal les hommes. Personne ne lui fera de cadeau.

ROSARIA. Raconte-moi plutôt comment elle était dans l'arène.

EUSEBIO. Une vraie matadora ! Les pieds plantés dans le sol, à attendre la charge sans frémir ! Et t'aurais vu comment elle maniait la muleta…

ANTONIO. La question n'est pas là.

ROSARIA. Et elle est où, la question, Antonio ?

ANTONIO. La question, c'est que c'est pas en défiant Claudio qu'elle va y arriver ! Quand il a vu ça, il l'a giflée et il l'a renvoyée dans la grande bâtisse en hurlant : « Elle est comme son père : arrogante, voleuse et menteuse ! »

EUSEBIO. Mais elle, elle s'est pas démontée ! Elle l'a regardé droit dans les yeux, elle a souri, elle a tranquillement rendu la muleta à Pedro Alvarez et elle a tourné les talons.

ROSARIA. Mais… elle a eu le temps de toréer ou pas ?

ANTONIO. Évidemment, elle a eu le temps ! Tu te doutes bien que Claudio avait autre chose à faire que regarder comment ses bêtes se comportent !

ROSARIA. Un jour de tienta ? Il n'était pas à l'arène ?

ANTONIO. Mais non ! De toute façon, il n'y connaît rien, il est bien incapable de voir quelle vache a le caractère qu'il faut pour donner une lignée de taureaux combatifs.

ROSARIA. Il était où ?

ANTONIO. Je sais pas…

EUSEBIO. Moi je sais ! Il était au buffet, en train d'se pavaner entre le maire et les journalistes !

ROSARIA. Donc il n'a pas vu quand Maxime a sauté dans le ruedo ?

ANTONIO. Au début non. Et puis quelqu'un s'est mis à ameuter ceux qui rataient le spectacle. Il faut dire que la petite était impressionnante. Treize ans ! Même chez un garçon, je n'ai jamais vu autant de détermination, de courage, de finesse devant les cornes.

ROSARIA. Je suis contente…

ANTONIO. Contente ? Ce n'est pas demain qu'elle maniera la muleta dans une arène publique.

EUSEBIO. Et pourquoi pas ?

ANTONIO. Parce que dans ce monde-là, on n'aime pas les filles.

ROSARIA. Antonio, tu dis ça uniquement parce que tu as peur pour elle. Mais tu sais bien que les femmes ont toujours toréé, même clandestinement, habillées en homme quand ça leur était interdit.

ANTONIO. Claudio l'en empêchera.

ROSARIA. C'est pour ça qu'elle a besoin de ton aide.

ANTONIO. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

ROSARIA. Tu vas parler à Pedro Alvarez et tu vas le convaincre de prendre Maxime comme élève. Claudio sera obligé d'accepter, un éleveur ne peut rien refuser à un maestro comme lui.

ANTONIO. Mais…

ROSARIA. Et puis il serait peut-être temps que tu arrêtes de l'appeler la petite. Maxime est grande maintenant.

MAXIME ET EUSEBIO racontent.

MAXIME. Moi, j'ai toujours aimé que tu m'appelles la petite. Je ne te l'ai jamais dit. On ne s'est jamais beaucoup parlé tous les deux. Mais quand tu disais la petite, c'était comme si devant moi s'ouvraient tous les possibles de l'âge adulte.
Pedro parlait peu, lui aussi. Ça m'allait bien. Je n'avais pas besoin qu'on m'explique, j'avais besoin de voir. De le voir toréer. Le voir travailler et se préparer pour l'arène. Pendant quatre ans, il s'est arrangé pour que je puisse venir au moins une fois par semaine à son entraînement. À la fin il me laissait la muleta, il regardait mes gestes pendant un quart d'heure, il en corrigeait quelques-uns et il partait. Quand Claudio est mort, j'ai demandé à Pedro de

m'embaucher. « Ayuda, ça te va ? », il a dit. L'ayuda, c'est l'assistant du valet d'épée, celui qui s'occupe du matériel de toute la cuadrilla. Celui qui prépare, nettoie et répare les muletas, les banderilles, les épées. Celui qui est chargé de toutes les petites taches que personne ne veut faire pendant les tournées. Ça m'allait parfaitement. Les deux premières années, Pedro a fait comme si je n'étais pas là. C'est comme ça qu'il m'a transmis le secret qui anime chaque geste de la corrida : la patience. Puis petit à petit, il m'a amenée avec lui dans les élevages. C'est dans les petites arènes de campagne que j'ai vraiment commencé à toréer. Des vachettes au début, puis des taurillons, de plus en plus puissants. Le jour de mes vingt-trois ans, il m'a proposé d'entrer dans la cuadrilla et je suis devenue torera.

EUSEBIO. Et moi, depuis, la peur ne m'a plus quitté !

MAXIME. On dit que la peur est l'ami le plus fidèle du torero. Que c'est elle qui préserve le respect qu'il doit au taureau. Mon ami le plus fidèle, c'est toi Eusebio. Parce que c'est à ton cœur que j'ai confié ma peur chaque jour de corrida, au moment où je posais le pied sur le sable du ruedo. C'est toi qui chaque jour l'as portée sur tes épaules. Pendant cinq ans, c'est grâce à toi que j'ai pu tenir ma place aux côtés de Pedro dans l'arène. J'ai patiemment préparé pour lui chaque taureau à ses derniers instants, ce moment d'intimité parfaite pendant lequel l'homme et le fauve dansent avec la mort, suspendus hors du monde. Et chaque nuit de ces cinq années, j'ai rêvé que c'était moi, le matador. Il y a trois jours, Pedro m'a transmis sa muleta et son épée. Et c'est moi, il y a trois jours, qui ai donné la mort dans l'arène.

RITUEL : DANSE DE L'ÉPÉE
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.

MAXIME effectue une danse avec une épée qu'elle dépose aux côtés de la dépouille du taureau.

MAXIME et EUSEBIO racontent.

EUSEBIO. Il y a trois jours, Maxime a passé son alternative. L'alternative… la cérémonie qui fait d'un torero un « autre ». Pour la première fois, il donne la mort à un taureau au cœur de la foule dans une arène publique. Il devient matador. Et je crois que ce jour-là, moi non plus je n'étais plus moi-même !

MAXIME. Cette journée, je la revois comme un long film au ralenti. Au matin j'ai ouvert les yeux, j'ai tourné la tête pour voir un avion laisser sa trace blanche dans le ciel et… il était là. Il a traversé le rectangle de la fenêtre exactement à la vitesse qu'il fallait et il a disparu au point précis où il devait disparaître. J'ai entendu en bas la porte d'entrée s'ouvrir et… elle s'est ouverte. J'ai flairé l'odeur du jasmin puis le vent s'est levé et… ma chambre s'est emplie de parfum. J'ai senti l'araignée tout au bout de mon doigt, elle hésitait sur le drap, je lui ai dit viens, n'aie pas peur. Elle m'a fait un signe de la tête et elle est montée sur ma main. Je me suis levée tout doucement, j'ai marché jusqu'à la fenêtre ouverte et je l'ai déposée sur une feuille de jasmin. Toute la journée s'est déroulée comme ça. Les événements s'enchaînaient selon une chorégraphie parfaite dont je percevais chaque battement un instant avant qu'il ne se produise. Je suis arrivée aux arènes à trois heures pile.

EUSEBIO. Et grâce à qui ? Parce que tu vois, moi, quand j'y repense, je sens encore la panique qui me monte dans le ventre ! Alors déjà, le matin, pas moyen de faire démarrer ta voiture, il a fallu que je demande à mon père de nous prêter son vieux tacot !

MAXIME. Je crois que j'avais assez envie d'aller aux arènes avec la voiture d'Antonio…

(EUSEBIO revêt peu à peu MAXIME de son habit de lumière.)

EUSEBIO. Et puis toute la matinée, ce défilé dans ta chambre : d'abord le vieux Diego qui te fait l'honneur de ses arènes, ensuite la cuadrilla au grand complet… Tu aurais pu leur dire un mot quand même !

MAXIME. Ils connaissent leur métier.

EUSEBIO. Même à Pedro, tu n'as rien voulu lui dire. Tu restais assise face au miroir, immobile, muette. On a tous cru que tu n'y descendrais jamais, dans le ruedo !

MAXIME. Tu m'as déjà raconté tout ça, Eusebio. Je n'avais pas peur, non, à ce moment-là, je n'avais pas peur. Et je crois que Pedro est le seul qui a compris. J'ai senti sa main sur mon épaule, j'ai vu son regard dans le miroir qui se plantait dans mes yeux. Il n'a rien dit mais moi j'ai entendu : tu es prête.

EUSEBIO. Prête ?… Prête ! Mais non, rien n'était prêt ! Il a fallu que j'aille récupérer ton habit, que je signe les papiers…

MAXIME. Et tu es allé voir les taureaux… Eusebio, tu peux me le dire, tu l'avais vu, mon taureau, dans le corral, juste après le tirage au sort.

EUSEBIO. Cinq cent soixante-treize kilos de muscles et de rage noire. Moi je t'imaginais à côté, toute petite…

MAXIME. Tu as eu peur, avoue.

EUSEBIO. Je suis retourné dans ta chambre pour te dire qu'il ne fallait pas y aller. Mais toi, tu n'avais pas bougé d'un millimètre ! Et je crois que même si je te l'avais dit, tu n'aurais rien entendu.

MAXIME. Non. De ce moment-là, je n'ai aucun souvenir. Je ne me rappelle même pas avoir passé mon habit.

EUSEBIO. Je t'ai aidée, pourtant, à mettre la chemise, la cravate, la veste, je t'ai fait ton chignon…

MAXIME. Je me rappelle seulement le moment où j'ai été seule face à la porte du toril. Du silence mat qui tout à coup est tombé sur le sable. Voilà, je me suis dit, maintenant, tu es matadora, c'est ton métier, tu es payée pour ça, tu vas être applaudie ou sifflée pour ça. Alors tu vas tâcher de le faire du mieux que tu peux. Et jamais je n'ai été aussi seule au monde. Pour la première fois, j'ai eu peur. J'ai fixé la porte du toril et je me suis dit : tant que cette porte ne s'ouvre pas, je ne suis rien. Et peut-être bien que quand cette porte va s'ouvrir, je vais mourir.

EUSEBIO. Ça laisse pas beaucoup d'espace entre les deux…

MAXIME. Mais tu vois Eusebio, c'est précisément ce petit espace-là que je devais prendre. Parce que celui-là, j'avais la certitude que c'était le mien. Et que si je ne le prenais pas, il resterait vide et moi je ne serais jamais à ma place nulle part. La porte du toril s'est ouverte.

EUSEBIO. Un cyclone ! Un ouragan !

MAXIME. Et tout d'un coup il s'est arrêté.

EUSEBIO. Et là, ça a été pire que tout. J'ai vu son œil et je me suis dit : ce taureau-là, il sait. Il va lui foncer droit dessus. La muleta, il en a rien à faire, il a compris tout de suite qu'on essayait de l'embrouiller.

MAXIME. Et tu as raison, Eusebio, ce taureau-là il savait.

EUSEBIO. Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Je dis pas que ça a été facile, mais il a fini par se laisser toréer ?

MAXIME. Tu saurais me dire pendant combien de temps nous sommes restés immobiles comme ça, ce taureau et moi, seuls dans l'arène, à nous regarder ?

EUSEBIO. Je sais pas, moi, je te voyais morte déjà, ça m'a semblé une éternité !

MAXIME. Une éternité, c'est ça…

EUSEBIO. Qu'est-ce qui s'est passé, Maxime ?

MAXIME. Tu veux toujours tout savoir… Eh bien je vais te raconter ce qui s'est passé dans ce petit moment d'éternité.

AU CŒUR DE L'ARÈNE

Dans l'arène, trois jours auparavant.
MAXIME et LE TAUREAU.

Un chant très lent s'élève.
On peut imaginer que l'action se déroule uniquement par les attitudes, la gestuelle et les déplacements des protagonistes.

Dans ce duel impossible, MAXIME et LE TAUREAU sont seuls au monde, bien que l'événement ait lieu dans une arène, devant les yeux de centaines de spectateurs. De leur point de vue, MAXIME fait face à un taureau, impressionnant certes, mais un animal de chair et de sang. Pour MAXIME, elle est face à son père qu'elle a dix minutes à peine pour mettre à mort, le temps autorisé par le règlement officiel de toute corrida.

Pendant une première phase d'observation de loin, MAXIME et LE TAUREAU ne se quittent pas des yeux. Le temps est suspendu, MAXIME ne tentant aucun mouvement pour appeler le taureau au combat.

Puis LE TAUREAU charge une première fois, sans y avoir été invité. MAXIME, d'abord comme paralysée, évite la charge de justesse.

Les deux adversaires s'observent à nouveau et MAXIME comprend qu'elle n'a pas d'autre choix que d'accepter la danse.

Elle « cite » LE TAUREAU (provoque la charge de la bête par un geste et/ou par la voix). Commence alors une chorégraphie où se mêlent tendresse et fureur, renoncement et détermination, peur et fierté, vie et mort.

La danse révèle de plus en plus de violence. Peu à peu, il devient clair que l'un des deux protagonistes doit mourir.

LE FANTÔME DE TOMAS. Pour que quelque chose naisse, il faut que quelque chose meure. Fais ton travail pour que je puisse faire le mien.

MAXIME saisit l'épée de la mise à mort que lui tend EUSEBIO.

LE TAUREAU va au devant de la mort avec assurance et lenteur. MAXIME, transfigurée, lui donne l'estocade finale d'un geste sûr et précis.

LE TAUREAU s'écroule. MAXIME tombe à genoux.

EUSEBIO *raconte.* J'ai dû aller la chercher. Ce qu'elle a mumuré alors, je n'ai pas voulu l'entendre. À présent je le crois. Elle a dit : dans les traits de ce taureau, j'ai vu le visage de mon père aussi clairement que je te vois. Dans ses yeux, il n'y avait aucune colère, aucune tristesse, mais une détermination et un amour terrible.

RITUEL : FINAL
MAXIME, EUSEBIO, ANTONIO, ROSARIA.